

Le sport dans l'oeuvre de Jacques Poulin

Maude Mainguy

Numéro 157, printemps 2010

Sport et littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61505ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mainguy, M. (2010). Le sport dans l'oeuvre de Jacques Poulin. *Québec français*, (157), 34–35.

Pourquoi mépriserait-on la passion pour le sport alors même qu'on encense celle pour l'art, la philosophie ou la science ?

JEAN DION, CHRONIQUEUR AU DEVOIR, 4 JUIN 1997.



Le sport dans l'œuvre de Jacques Poulin

Par Maude Mainguy*

Si l'on s'arrête aux stéréotypes faciles, la littérature et le sport sont deux activités qui n'ont rien en commun. Alors que l'une est associée au confort et au repos, l'autre évoque l'effort et la transpiration. Pourtant, toutes deux se ressemblent plus qu'il n'y paraît. Malgré ce que les apparences incitent à penser, les écrivains ne sont pas que des esprits purs confinés dans la solitude de leur bureau ; bien souvent, ce sont des adeptes de sports ou, du moins, leur *alter ego* romanesque l'est. À l'instar de l'écriture, le sport est une évocation quasi complète de la vie. L'envie de se sublimer, de se surpasser, de suer sang et eau pour produire : voilà ce qui lie concrètement sport et littérature. Mais encore, il y a le combat intime contre soi, les moments passés encastrés dans son esprit à pousser et pousser encore, juste un peu plus, encore quelques mots, quelques enjambées, et puis ça y est, la ligne d'arrivée ! Ce combat, Jacques Poulin le livre avec les mots dans chacun de ses romans. C'est là que le sport entre en jeu pour le protagoniste qui, ce n'est un secret pour aucun des lecteurs de Poulin, est une sorte d'*alter ego* constant de Poulin lui-même, revenant d'un roman à l'autre sous un autre nom, sous quelques traits différents, mais toujours avec le même cœur.

Dans le corpus visé, soit les romans *Jimmy*, *Le cœur de la baleine bleue*, *Faites de beaux rêves*, *Les grandes marées*, *Le vieux Chagrin* et *L'anglais n'est pas une langue magique*, le sport revient régulièrement, chaque fois chargé de passion.

Le sport qui rassemble

Les Québécois, c'est bien connu, entretiennent avec le hockey une relation particulièrement passionnée. Certaines parties de hockey sont gravées dans la mémoire collective, en plus des buts spectaculaires comptés par les Richard, Moore, Béliveau, Cournoyer et Lafleur de ce monde. Dans *Le cœur de la baleine bleue*, Noël est un grand admirateur de Richard et de Béliveau ; le Canadien de Montréal est, pour lui, une entité, une force. Lorsque Élise, sa femme, rencontre Bill, un joueur de hockey, Noël ne peut se fâcher. Il va sans dire que l'admiration qu'il éprouve pour les joueurs de hockey y est pour quelque chose ; il est prédisposé à adopter envers ce sportif une attitude positive et douce. Une certaine amitié se développe donc entre Bill et lui, alimentée par les anecdotes des patinoires de la ligue nationale que Bill se fait un plaisir de raconter. Dans ce roman, le sport est certainement

un exutoire, pas par la pratique mais par le fait que son évocation rassemble, que la passion commune fait oublier les différends : « Je demandai à Élise de me faire un café et je relançai aussitôt la conversation sur Richard et Howe. Chaque fois que je parlais de Richard, que j'entendais son nom, je sentais bouger en moi quelque chose d'ancien, comme une bête endormie [...]. J'aurais voulu que Bill comprît à quel point l'image de Richard était vivante dans le cœur des gens de mon âge et comment son souvenir éveillait des émotions si profondes qu'elles touchaient aux racines les plus lointaines et à ce fonds commun qui faisait notre race (CBB, p. 75).

La référence à Maurice Richard revient dans le plus récent roman de Poulin, *L'anglais n'est pas une langue magique*. Il y est question d'Henri Richard, moins connu que son glorieux frère, mais qui détient néanmoins le record du plus grand nombre de Coupes Stanley de l'Histoire. Un parallèle est créé entre le cadet des Richard et Francis, le jeune frère de Jack Waterman : tous deux ont grandi et évolué dans l'ombre de leur frère aîné, qui récoltait les honneurs (à des niveaux différents, bien entendu). Ici, le hockey est perçu comme un lieu de reconnaissance identitaire : Francis s'identifie à Henri Richard et Jack, à Maurice. Le sport, dans ce roman, agit comme miroir de la relation entre Francis et son frère. À l'image d'Henri Richard qui, après quelques années, a su gagner en popularité et récolter les honneurs qui lui revenaient, c'est l'histoire de Francis qui est racontée dans *L'anglais n'est pas une langue magique*. Avec, bien entendu, l'œil doux et bienveillant de Waterman tout près.

Le sport qui sépare

Il en est tout autrement dans *Faites de beaux rêves*. Le sport – la course automobile – est au cœur de ce roman, il en devient presque un personnage. Ce thème était d'ailleurs présent déjà dans le roman *Jimmy*, paru quelques années plus tôt : le jeune protagoniste éponyme prenait très souvent plaisir à parler de courses. La Formule 1 du Mont-Tremblant sert de trame de fond à l'histoire ; elle accompagne le déroulement du récit, ou plutôt, des récits (les personnages passent le temps en se racontant anecdotes et rêves passés). Les personnages sont rassemblés au Mont-Tremblant parce qu'ils ont cet intérêt commun (particulièrement marqué chez Théo) pour la Formule 1, ce qui rejoint l'idée du sport rassembleur évoquée plus tôt. Dans *Faites de beaux rêves*, toute l'application dont use

Poulin pour décrire les étapes de la course automobile trahit son emballage pour un tel événement, mais suggère aussi qu'il faut lui accorder une importance particulière en tant que lecteur. En effet, la passion de Théo pour la course est telle qu'il décide de quitter pour le Sud afin d'assister à la prochaine course, le Grand Prix des États-Unis. C'est à ce moment que se produit la séparation ultime entre Amadou (qui annonce, selon toutes apparences, Jack Waterman) et son frère Théo, entraînant ainsi les lecteurs vers une histoire future : *Volkswagen blues*.

Le sport comme symbiose

Jacques Poulin a déjà avoué, dans une entrevue accordée à la revue *Voix et images*¹, que dans plusieurs de ses histoires, le personnage a l'impression qu'il perd le contrôle quand il écrit, qu'il va à la dérive sans trop savoir où cela le mènera. Dans deux de ses romans où le protagoniste est un écrivain répondant à cette description, soit *Les grandes marées* et *Le vieux Chagrin*, une activité en particulier lui permet d'entrer dans un état harmonieux et serein : le tennis. Dans *Les grandes marées*, la pratique de ce sport est décrite à la manière d'un rituel ou, comme le titre d'un des chapitres l'indique, tel un véritable cérémonial (GM, p. 21-22). Chaque action, de l'enfilage des chaussettes au premier coup placé, est décrite en détail alors que Teddy (le traducteur, un autre précurseur de Jack Waterman) s'apprête à aller jouer une partie contre le Prince. Le Prince, c'est le lance-balle majestueux, adversaire redoutable (GM, p. 36) et fidèle de Teddy Bear, traducteur de bandes dessinées. Une page entière est consacrée à la description des capacités et mécanismes du Prince ; on sent alors toute l'importance que le tennis et lui ont pour le traducteur.

À un autre moment dans le roman, le terrain de tennis est utilisé par l'Animateur pour rassembler les gens, ce qui rappelle de façon symbolique la première fonction du sport abordée plus tôt. C'est dans *Le vieux chagrin* que la relation entre le tennis et l'écrivain (Jack) est mise en paroles, voire expliquée. Ainsi, le seul moment où il sent que son âme et son corps sont en harmonie parfaite (VC, p. 20) est lorsqu'il joue au tennis : « Au tennis, il se produisait quelquefois une chose étonnante, que je ne pouvais pas expliquer : c'était comme si, tout à coup, mon corps et mon âme se trouvaient en harmonie parfaite. Pendant les quelques minutes précieuses que durait cette harmonie, j'étais capable d'exécuter sans effort des coups qui dépassaient largement la qualité habituelle de mon jeu » (*id.*). Exceptionnellement, son dos, alors, ne le fait pas souffrir, ses mouvements sont fluides et naturels ; il ne sent presque pas l'impact de la balle (VC, p. 20) non plus. En outre, le tennis est une activité que l'écrivain pratique avec son plus jeune frère, Francis (ce même Francis qui est au centre de *L'anglais n'est pas une langue magique*). Jack ne manquerait leur rendez-vous sportif pour rien au monde, puisqu'il est assez proche de son frère. Le tennis, en plus de lui permettre de se sentir en harmonie avec son corps, conserve la proximité de sa relation avec Francis ; il a donc une double symbolique dans *Le vieux Chagrin*.

Conclusion

Plusieurs autres références au sport parsèment les romans de Jacques Poulin. Par exemple, dans *Faites de beaux rêves*, Amadou raconte à ses deux acolytes un rêve qu'il a fait : il y était gardien de but au hockey. Certes, les interprétations possibles sont multiples, à l'image de l'ensemble de l'œuvre de Poulin. L'auteur le dit lui-même : il laisse au lecteur le soin d'interpréter et de comprendre à sa manière ses romans. C'est sans doute pourquoi il refuse le plus souvent de les commenter et pourquoi il se montre si discret dans les entrevues qu'il accorde. Chose certaine, le sport prend une importance particulière à travers les divers personnages de l'œuvre de Poulin : il y est symbole à la fois de rassemblement, de séparation et de symbiose entre corps et esprit. Après tout, le sport, tout comme l'écriture, est un moyen d'expression et d'exploration ! □

* Étudiante à la maîtrise en études littéraires, Université Laval

Note

- 1 Jean-Pierre Lapointe et Yves Thomas, « Entretien avec Jacques Poulin », dans *Voix et images*, vol. XXV, n° 1 (1989), p. 13.

Bibliographie

- Jimmy*, Montréal et Arles, Babel, 1999, 184 p. [1^{re} édition : 1969].
Le cœur de la baleine bleue, Montréal, BQ, 1987, 159 p. [1^{re} édition : 1970] (CBB).
Faites de beaux rêves, Montréal, BQ, 2003, 200[3] p. [1^{re} édition : 1974] (FBR).
Les grandes marées, Montréal, Leméac, 1986, 200[1] p. [1^{re} édition : 1976] (GM).
Volkswagen blues, Montréal, Québec Amérique, 1984, 290 p.
Le vieux Chagrin, Montréal et Arles, Babel, 1995, 187[3] p. [1^{re} édition : 1989] (VC).
L'anglais n'est pas une langue magique, Montréal, Leméac [et] Arles, Actes Sud, 2009, 155[2] p.

